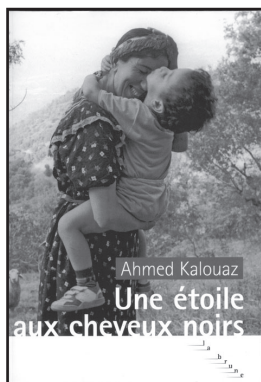


## Une étoile aux cheveux noirs

Ahmed Kalouaz

Editions La brune, 2011



Après l'ouvrage sur un père<sup>1</sup>, Kalouaz nous revient cette fois-ci avec un récit sur une mère *hadja* accrochée à un passé dont le narrateur s'est depuis longtemps séparé : religion, pays d'origine. Seuls les soude ce fil d'amour tissé par le respect des peines d'une vie pleine de gerçures. Kalouaz prend ici prétexte d'une traversée de la France en mobylette<sup>2</sup> pour aller rejoindre une mère effrayée à l'idée de déménager, quitter sa «geôle» HLM occupée depuis des dizaines d'années. Le narrateur s'attarde ça et là, à la faveur d'une panne providentielle, à chaque bourg, fossé, auberge, ferme, comme pour se dire à chaque fois : «je suis d'ici». Une manière de déclarer son amour tranquille à la terre-France. A l'horizon de ce voyage : une mère à qui il s'adresse comme dans un monologue pour lui régler affectueusement ses comptes. Mon Dieu que c'est dur pour le narrateur de s'en prendre à une mère au foie rongé par une vie de soucis ininterrompus ! Kalouaz, «Ecrivain de l'absence», du manque, écrivions-nous lors de la sortie de son dernier récit<sup>3</sup>, oui, mais aussi de la distance éprouvante vis-à-vis de la culture parentale. Le cœur y est, mais pas la raison : «adorer, et puis se séparer». La douleur est toute logée dans le manque, ou plutôt de ce

qui est manqué, les rimes jamais partagées, les lettres jamais échangées dans le secret d'une mère avec son fils : «ta vie c'était les quatre coins de la maison, à ranger, balayer, éplucher, et au-dehors, le temps de tes bras levés pour du linge à étendre sur le fil tendu au fond du jardin». Toute une vie de manque. Voilà une mère à 14 enfants, emprisonnée dans ces cellules que sont les quartiers-souks où l'on vend coutumes, signes, dogmes, toutes sortes de serrures pour l'esprit, et autres fatalités que procure le mektoub, plus rassurantes que les menottes de la misère quotidienne.

Femme pèlerin par deux fois devenue, la mère, nouvelle *hadja*, s'accoutre d'un «chapeau» blanc ramené de la Mecque, elle qui, jadis, avait la chevelure offerte au vent. Comment affronter ces replis et psalmodies si ce n'est par le silence ?

Dans cette apostrophe de la mère, le narrateur use habilement du pronom possessif pour marquer ses distances : «c'est la guerre en *ton* pays», «la terreur pour *ton* mari, pour *ton* frère», «dans *votre* langue vous appelez ça...».

Il demeure que le narrateur laisse une sorte d'interstice à la mère qui, ça et là, lâche comme des lapsus ses propres distanciations d'avec les origines trop présentes. Ne peut-on pas y lire comme le chant du cygne d'une mère en deuil des origines mythiques, introuvables, disparues ? «Au bled, dit-elle, toutes mes sœurs sont mortes, je suis la dernière, à quoi bon y aller cette année ?»

Peut-être que la mère ménage son guet. À sa façon. Pas à notre gré ■

1. *Avec tes mains*, Editions La Brune, 2009,
2. Sans doute un clin d'œil au mouvement (Convergence 84) des jeunes issus de l'immigration qui traversèrent la France en mobylette en signe de protestation contre le racisme et pour l'égalité dans la différence.
3. Achour Ouamara, «Ahmed Kalouaz, écrivain de l'absence», Revue Ecarts d'identité, n°117, Vol. II. décembre 2010, p.74-75.

Achour Ouamara